



HAL
open science

Multilinguisme et code-switching en Angleterre à la fin du Moyen Âge. Approche historiographique

Aude Mairey

► **To cite this version:**

Aude Mairey. Multilinguisme et code-switching en Angleterre à la fin du Moyen Âge. Approche historiographique. Cahiers électroniques d'histoire textuelle du LAMOP (CEHTL), 2011. halshs-02093124

HAL Id: halshs-02093124

<https://shs.hal.science/halshs-02093124>

Submitted on 2 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



REFLETS DE CODE-SWITCHING DANS LA DOCUMENTATION MÉDIÉVALE ? CEHTL, 2

MULTILINGUISME ET CODE-SWITCHING EN
ANGLETERRE À LA FIN DU MOYEN ÂGE
APPROCHE HISTORIOGRAPHIQUE

PAR AUDE MAIREY

MOTS-CLÉS : MULTILINGUISME, HISTORIOGRAPHIE

Résumé : L'historiographie anglo-saxonne s'est, pour les langues médiévales, profondément renouvelée ces dernières années. Les contacts entre les trois langues de l'Angleterre – latin, français, anglais – a fait l'objet d'analyses qui portent sur la complexité de leurs rapports et sur celle du multilinguisme dans la société médiévale.

Abstract : The anglo-saxon historiography in the areas of medieval languages has been, these last years, considerably refreshed. The contacts between the three languages of England – latin, french, english – have been thoroughly analysed, with an accent on the complexity of their relations and, more generally, of multilingualism in the medieval society.

Pour citer cet article :

– MAIREY Aude « Multilinguisme et code-switching en Angleterre à la fin du Moyen Âge. Approche historiographique », dans *Reflets de code-switching dans la documentation médiévale ?*, CEHTL, 2, 2009, Paris, LAMOP (1^{re} éd. en ligne 2011).

Cet article est sous licence [Creative Commons 2.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/) BY-NC-ND. – Vous devez citer le nom de l'auteur original de la manière indiquée par l'auteur de l'œuvre ou le titulaire des droits qui vous confère cette autorisation. – Vous n'avez pas le droit d'utiliser cette création à des fins commerciales. – Vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création.

Multilinguisme et code-switching en Angleterre à la fin du Moyen Âge Approche historiographique

PAR AUDE MAIREY*

Depuis une quinzaine d'années, l'analyse de la situation linguistique de l'Angleterre médiévale, marquée par la coexistence du latin et de deux langues vernaculaires, l'anglais et le français, a fait l'objet d'un renouvellement historiographique important. Ce dernier s'est traduit d'une part par une critique du schéma traditionnel mettant en valeur la « victoire triomphante » de l'anglais aux XIV^e et XV^e siècles (les guillemets sont de rigueur !) et, d'autre part, par une réévaluation de la complexité de cette situation linguistique, caractérisée par le multilinguisme et l'importance des contacts langagiers. Les facteurs d'explication de ce renouvellement sont multiples.

De manière générale, le schéma traditionnel a été remis en cause parce qu'il est aujourd'hui considéré par trop téléologique et lié à des présupposés nationalistes qui structurent encore aujourd'hui les champs institutionnels de la recherche anglo-saxonne, en particulier dans les domaines littéraire et linguistique (peut-être la même constatation

* Chargée de recherche LAMOP-CNRS.

pourrait-elle être effectuée pour la France). La remarque de Robert Stein est à cet égard éloquente : « Si visiblement transparent que puisse être le nationalisme qui sous-tend ces efforts érudits, il est bien plus difficile d'imaginer l'ampleur de la révision – considérée à la fois en termes pratiques et théoriques – pour relire la littérature de l'Angleterre non seulement dans un contexte international [...] mais aussi comme une entité fluide au sein d'un champ interne polyglotte et fissuré. »¹ Il appelle donc de ses vœux, comme d'autres, un nouveau paradigme critique.

Les études anglo-normandes, plus volontiers dénommées anglo-françaises aujourd'hui car il a été démontré que l'importation du français en 1066 n'avait pas été le seul fait des Normands, ont été les premières à innover dans ce domaine. Des chercheurs comme William Rothwell, David Trotter et Tony Hunt en ont été des pionniers. À l'origine, leurs préoccupations étaient en partie liées à la question du statut du français d'Angleterre par rapport à l'anglais – la question des « emprunts » de l'anglais au français constituant notamment un enjeu important de la linguistique historique – mais aussi par rapport au français continental. William Rothwell s'est en particulier opposé à l'idée selon laquelle le français d'Angleterre aurait subi une forme de créolisation ;

1. R. STEIN, « Multilingualism », dans *Middle English*, éd. P. Strohm, Oxford, Oxford University Press, 2007 (Oxford 21st century approaches to literature), p. 23-37 : *However transparently visible the nationalism that underlies these scholarly efforts might be, it is far more difficult to imagine the revisionary extent – both theoretically and practically considered – of reading the literature of England not only within an international context [...] but also as a fluid entity within an internally fissured, polyglot field* (p. 31).

plus largement, il s'est élevé, avec d'autres, contre une certaine déconsidération de l'anglo-français par les spécialistes du français². Mais la complexité du statut de l'anglo-français et son intrication avec les autres langages ont conduit ces chercheurs à s'interroger plus largement sur les contacts langagiers, multiples en Angleterre. De fait, William Rothwell défend depuis longtemps le nécessaire développement des études des contacts entre les trois langues de l'Angleterre de la fin du Moyen Âge qui ne peuvent, selon lui, tout simplement pas être étudiées séparément. Ces approches se retrouvent notamment au cœur de la nouvelle édition de l'*Anglo-Norman Dictionary*, bien que l'accent soit – pour une fois – mis avant tout sur le français³.

Un des ouvrages phares de ce renouvellement historiographique, *Multilingualism in later medieval Britain*, publié en 2000, a d'ailleurs été dirigé par David Trotter, qui affirma de manière programmatique dans son introduction : « l'approche monolingue n'est ni appropriée ni adéquate pour les enquêtes sur l'utilisation du langage dans une société où le

2. Voir notamment W. ROTHWELL, « The Trilingual England of Geoffrey Chaucer », *Studies in the Age of Chaucer*, 16, 1994, p. 45-67 ; ID., « Henry of Lancaster and Geoffrey Chaucer, Anglo-French and Middle English in Fourteenth-Century England », *Modern Language Review*, 99/2, 2004, p. 313-327.

3. Voir W. ROTHWELL, « Anglo-French and the *Anglo-Norman Dictionary* », 2005, en ligne à l'adresse suivante : <http://www.anglo-norman.net/sitedocs/main-intro.html>.

Voir aussi l'important recueil *Language and Culture in Medieval Britain. The French of England, c. 1100-c. 1500*, éd. J. Wogan-Brown, C. Collette, M. Kowaleski, L. Mooney, A. Putter et D. Trotter, York, York Medieval Press, 2009, paru après la rédaction de cette communication.

multilinguisme était endémique et où, pour les gens éduqués au moins, le monolinguisme était l'exception et non la norme.»⁴ Michael Richter avait montré, dès 1979, que de nombreux témoins entendus pour la procédure de canonisation de l'évêque d'Hereford Thomas Cantilupe, au début du XIV^e siècle, étaient capables d'utiliser plus d'une langue en des circonstances données⁵.

Les spécialistes des études anglaises, essentiellement des linguistes et des littéraires n'ont cependant pas été en reste par rapport à leurs collègues des études anglo-françaises. Du côté des linguistes, les réflexions ont souvent été liées à la controverse entourant la question de la standardisation de l'anglais aux XIV^e et XV^e siècles – j'y reviendrai – tandis que du côté des littéraires, les interrogations sur la place de Chaucer dans le processus de littérisation de l'anglais ont particulièrement focalisé les réflexions⁶.

Ce renouvellement s'est traduit par la publication de nombreuses études, parfois regroupées dans des programmes collectifs. Il faut mentionner, entre autres, le projet

4. *Multilingualism in later medieval Britain*, éd. D. A. TROTTER, Cambridge, Brewer, 2000, p. 3.

5. M. RICHTER, *Sprache und Gesellschaft im Mittelalter : Untersuchungen zur mündlichen Kommunikation in England von der Mitte des elften bis zum Beginn des vierzehnten Jahrhunderts*, Stuttgart, A. Hiersemann, 1979. Voir aussi, idem, « Collecting Miracles along the Anglo-Welsh Border in the Early Fourteenth Century », dans *Multilingualism in later medieval Britain*, *op. cit.*, p. 53-61.

6. Voir D. PEARSALL, « Before Chaucer. Evidences of an English literary vernacular with a standardization tendency », dans *The Beginnings of Standardization. Language and Culture in Fourteenth-Century England*, éd. U. Schaeffer, Francfort-sur-Main, P. Lang, 2006, p. 27-41.

Multilingualism in Medieval Societies, un programme de recherche interdisciplinaire et international WUN (Worldwide Universities Network) développé entre 2005 et 2008, qui n'a d'ailleurs pas uniquement porté sur l'Angleterre, mais également sur la France, l'Italie et les Pays Scandinaves⁷. Enfin, les problématiques envisagées font aujourd'hui leur apparition dans les récentes synthèses sur l'anglais et la culture anglaise au Moyen Âge, ce qui suggère qu'elles ont été intégrées dans le mainstream de la recherche anglo-saxonne. L'ouvrage dirigé par Paul Strohm intitulé *Middle English*, publié en 2007 dans la collection « Oxford 21st century approaches to literature », comprend par exemple deux chapitres sur le multilinguisme dont un, fort précieux, de Christopher Baswell, sur l'analyse de la coexistence des langues dans les manuscrits⁸. La synthèse dirigée par Peter Brown, *A Companion to Medieval English Literature and Culture*, qui porte sur la période 1350-1500, réserve également une place à la question⁹. Notons pourtant des limites à l'intégration de ces problématiques : il n'existe pas encore de synthèse qui présenterait la culture du Moyen Âge anglais dans toutes ses composantes linguistiques et les deux ouvrages précédemment mentionnés sont d'abord consacrés à l'anglais.

7. La présentation de ce programme est en ligne à l'adresse suivante : <http://www.wun.ac.uk/multilingualism/index.html>.

8. C. BASWELL, « Multilingualism on the page », dans *Middle English*, *op. cit.*, p. 38-50.

9. Voir notamment D. RAYBIN, « Critical Approach », dans *A Companion to Medieval English Literature and Culture, c. 1350-c. 1500*, éd. P. Brown, Oxford, Blackwell, 2007, p. 9-24.

Ce renouvellement historiographique – qui est donc surtout le fait de linguistes et de littéraires, même si quelques historiens (encore trop peu nombreux) s’y sont intéressés – s’appuie fréquemment sur les travaux de la sociolinguistique anglo-saxonne et, parmi eux, sur ceux de John Gumperz¹⁰. Pour la majorité des chercheurs anglo-saxons, mais aussi allemands, hollandais et scandinaves qui participent avec vigueur à cette ébullition linguistique, les concepts de la sociolinguistique sont en effet applicables aux études médiévales. En témoigne notamment l’article de synthèse de Terttu Nevalainen et Helena Raumolin-Brunberg sur les rapports entre la sociolinguistique et l’histoire de l’anglais¹¹. Mais ces chercheurs ont une conscience nette des problèmes d’adaptation des paradigmes de la sociolinguistique contemporaine aux textes écrits du passé. Ursula Schaeffer, par exemple, dans son introduction à l’ouvrage *The Beginnings of Standardization. Language and Culture in Fourteenth-Century England*, constate qu’il est impossible d’appréhender le langage parlé des temps anciens. Ainsi suggère-t-elle de déplacer le problème vers une analyse de la literacy multilingue : « Nous commençons seulement à comprendre ce que représente une culture qui peut s’inscrire dans différents langages littéraires [...] et à quel degré cela influence le vernaculaire quand ce

10. Voir notamment J. GUMPERZ, *Discourse strategies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987 et Id., *Engager la conversation : introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, trad. M. Darteville, M. Gilbert et I. Joseph, Paris, Éditions de Minuit, 1989.

11. T. NEVALAINEN et H. RAUMOLIN-BRUNBERG, « Sociolinguistics and the History of English : A Survey », *International Journal of English Studies*, 5/1, 2005, p. 33-58.

dernier est de plus en plus utilisé à l'écrit. »¹² Elle propose donc l'adaptation des concepts sociolinguistiques d'espaces variationnels et communicatifs définis par Wulf Oesterreicher. Le premier est défini comme « la totalité des différentes formes linguistiques comprises dans l'architecture d'un langage historique individuel »¹³ et le second comme un espace « dans lequel les différents langages fonctionnent comme des dialectes sociaux – variétés selon les utilisateurs – et des registres – variétés selon l'usage »¹⁴. Elle les combine avec une autre notion fondamentale, celle de tradition discursive – je reviendrai plus loin sur ses analyses. Dans le même esprit, Tim Machan, dans son ouvrage *English in the Middle Ages*, publié en 2003, a défini son projet de recherche comme « une enquête sociolinguistique sur le statut de l'anglais à la fin de la période médiévale : les significations, la réputation et les objectifs du langage en général autant que de ses variétés en particulier »¹⁵. Dans ce dessein, il propose

12. U. SCHAEFFER éd., *The Beginnings of Standardization*, op. cit. : *We are only beginning to understand what it means if a culture may avail itself on different literate languages [...] and to what extent this influences the vernacular when it too is increasingly used in writing* (p. 5).

13. W. OESTERREICHER, « Historizität – Sprachvariation, Sprachverschiedenheit, Sprachwandel », dans *Language Typology and Language Universals*, éd. M. Haspelmath et alii, Berlin et New York, W. de Gruyter, 2001, p. 1554-1595 : [...] *die Gesamtheit der in der Architektur einer historischen Einzelsprache gegebenen unterschiedlichen Sprachformen* (p. 1564).

14. U. SCHAEFFER éd., *The Beginnings of Standardization*, op. Cit. : *[a space] in which the different languages functioned as social dialects – “varieties according to user” – and registers – “varieties according to use”* (p. 13).

15. T. MACHAN, *English in the Middle Ages*, Oxford, Oxford University Press, 2003 : *a sociolinguistic inquiry into the status of English in the late-medieval period* :

l'adaptation du concept développé par Einar Haugen en 1972, celui d'écologie du langage¹⁶, définie comme « les rapports sociolinguistiques structurés, appris et analysables [...] entre les locuteurs et les variétés linguistiques qu'ils utilisent – qu'il s'agisse de canaux [de communication], de registres, de dialectes ou de langages distincts – en maintenant des environnements particuliers sociaux et même naturels »¹⁷. À mon sens, il est possible de rapprocher cet énoncé de celui de la notion de système de communication développée par certains historiens, et notamment par Jean-Philippe Genet. Cette notion est cependant plus englobante, puisqu'elle regroupe tous les médias, et pas seulement linguistiques¹⁸.

Les tentatives pour appréhender ces questions linguistiques de manière plus complexe sont donc multiples (et d'autres pourraient être avancées), mais elles sont reliées par le refus d'une approche nationaliste et téléologique ainsi que par la nécessité d'affiner le modèle diglossique un peu simpliste pour le Moyen Âge, mais longtemps utilisé, de Charles Ferguson¹⁹. Les réflexions actuelles portent autant sur les

the meanings, reputation, and purposes of both the language in general and some of its varieties in particular (p. 8).

16. E. HAUGEN, *The Ecology of Language*, Stanford, Stanford University Press, 1972.

17. T. MACHAN, *English in the Middle Ages*, *op. cit.* : *as the structured, learned, and analysable sociolinguistic relationships that obtain between speakers and the linguistic varieties they use – whether channels, registers, dialects, or distinct languages – in sustaining particular social and even natural environments* (p. 10).

18. Voir J.-P. GENET, « Histoire et système de communication », dans *L'Histoire et les nouveaux publics dans l'Europe médiévale (XIII^e-XV^e siècles)*, éd. J.-P. Genet, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997, p. 11-29.

19. C. FERGUSON, « Diglossia », *Word*, 15, 1959, p. 325-340.

statuts respectifs des différentes langues et leurs transformations, que sur les évolutions linguistiques proprement dites et les interactions entre les langues. Mais nuancions : ces réflexions ont davantage été axées sur les langues vernaculaires que sur le latin, même si on peut trouver ça et là quelques études sur ce dernier²⁰. Dans ce cadre, j'envisagerai deux temps d'interrogations. Un premier temps portera sur la situation linguistique générale aux XIII^e-XV^e siècles et les problèmes qu'elle soulève, tandis qu'un second temps sera axé sur le code-switching²¹, souvent présent dans les sources de la période et dispositif évidemment essentiel dès lors que l'on s'attache à l'analyse du multilinguisme et du contact langagier.

La situation linguistique anglaise aux XIII^e-XV^e siècles

J'évoquai en introduction la persistance d'un schéma traditionnel marqué par une tendance forte à la téléologie. Quel est donc ce schéma ? Il est fondé sur l'existence d'un conflit linguistique instauré après la conquête normande, au détriment de l'anglais. Aux XII^e-XIII^e siècles, l'anglais a été relégué en situation de langue basse face au latin et au français, eux-mêmes en situation de langues hautes, mais chacun dans des registres différents. Cet état linguistique de

20. Voir par exemple C. BURNETT et N. MANN éd., *Britannia Latina : Latin in the Culture of Great Britain from the Middle Ages to the 20th century*, Londres, The Warburg Institute, 2005.

21. Les chercheurs anglo-saxons emploient généralement ce terme dans le sens assez général de saut de langue.

l'Angleterre post-conquête a été résumé de la manière suivante par Begona Crespo :

Tableau 1 – Distribution des langues en contact²²

Langue	Registre	Médium	Statut
Latin	Formel-Officiel	Écrit	Haut
Français	Formel-Officiel	Écrit/Parlé	Haut
Anglais	Informel-Familier	Parlé	Bas

L'anglais aurait donc complètement disparu des registres de l'écrit, tandis que le français se serait trouvé dans une situation intermédiaire, n'atteignant pas le statut du latin mais possédant une dimension prestigieuse du fait de son lien avec les élites laïques. En revanche, l'anglais aurait connu une « montée irrésistible » aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, pour finalement s'imposer triomphalement dans la seconde moitié du ^{xv}^e. Ce schéma n'est bien sûr pas complètement obsolète, mais il a été considérablement requalifié.

La situation linguistique de l'Angleterre après la conquête de Guillaume le Conquérant en 1066 a donc très longtemps été considérée comme profondément conflictuelle, au moins entre l'anglais et le français. Dans ce contexte, le schéma classique de diglossie de Ferguson a été appliqué de manière assez stricte, alors même que la présence de plus de deux

22. B. CRESPO, « Historical Background of Multilingualism and Its Impact on English », dans *Multilingualism in Later Medieval Britain*, *op. cit.*, p. 23-35, p. 24.

langues rendait cette application sujette à caution. Il est vrai qu'au XII^e siècle, l'anglais a nettement perdu de son prestige – et cela a d'autant plus frappé les esprits que l'anglo-saxon avait été un des rares vernaculaires du Haut Moyen Âge à atteindre un statut de langue littéraire grâce, notamment, aux efforts du roi Alfred le Grand († 899) dont la politique en faveur de l'anglo-saxon a été très soutenue²³. Ce dernier n'a cependant pas complètement disparu des territoires de l'écrit après la conquête et les textes en anglo-saxon ont continué à être lus. Quant au français, les particularités de son statut ont été notées très tôt, mais cette langue n'a pas pour autant revêtu toutes les fonctions du latin. Dans l'administration, par exemple, ce dernier l'emporta souvent. La seule langue réellement « haute » si tant est qu'il soit possible d'utiliser ce terme, restait le latin.

Cette situation de hiérarchisation des langues n'est pas niée par les récentes études, qui en relativisent cependant la nature conflictuelle. En outre, elles ont insisté sur la complexification croissante des statuts respectifs des vernaculaires – et du latin –, en particulier dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Susan Crane, dans un article important sur la question, a rappelé par exemple que le statut du français fut alors destabilisé du fait du déclin de la compétence des élites aristocratiques²⁴. Le français est alors devenu une langue seconde et a commencé à être appris dans des manuels, par

23. Voir par exemple A. R. RUMBLE, *Writing and Texts in Anglo-Saxon England*, Cambridge, Brewer, 2006 ; R. STANTON, *The Culture of Translation in Anglo-Saxon England*, Cambridge, Brewer, 2002.

24. S. CRANE, « Social aspects of bilingualism in the thirteenth-century », *Thirteenth Century England*, 6, 1997, p. 103-116.

exemple le célèbre manuel de Walter de Bibbesworth composé pour la duchesse de Pembroke dans le troisième quart du XIII^e siècle²⁵. Il a cependant continué d'être parlé dans certains milieux – en particulier à la cour et dans les cours de justice royale ; en cela, il est resté une langue vivante. La complexité ne s'arrête pas là : Susan Crane a également introduit un autre facteur, celui du genre, particulièrement prégnant. En effet, nombreuses ont été les femmes nobles à avoir écrit et patronné des ouvrages en français, généralement des textes dévotionnels ou littéraires ; cela était de nature à compliquer encore la question du prestige de la langue, le français servant ici de marqueur genré avec un statut bien en deçà de celui du latin.

Une autre question importante, touchant cette fois davantage aux rapports entre les deux vernaculaires, est celle de l'identification des élites à leur passé anglais. Que l'on songe, par exemple, aux développements du mythe troyen de fondation de l'Angleterre par Brutus, tellement prégnant qu'il a donné son nom aux chroniques portant sur l'histoire du pays, les *Brut*²⁶. Ces dernières furent composées en français et ne furent traduites en anglais qu'au XIV^e siècle²⁷. Les

25. Ces manuels ont été fréquemment étudiés. Voir par exemple K. E. KENNEDY, « Changes in Society and language acquisition : the French language in England, 1215-1480 », *English Language Notes*, 35/3, 1998, p. 1-19.

26. Sur cette question, je me permets de renvoyer à mon article « Mythe des origines et contrat politique chez Sir John Fortescue », dans *Avant le contrat social... Le contrat politique dans l'Occident médiéval (XIII^e-XV^e siècles)*, éd. F. Foronda, à paraître aux Publications de la Sorbonne.

27. Voir L. M. MATHESON, *The Prose Brut: The Development of a Middle English Chronicle*, Temple, Ariz., Medieval and Renaissance Texts Studies,

controverses sur ces questions de langue et d'identité ont été très vives, certains voyant dans l'ascension de l'anglais à partir de la fin du XIII^e siècle le signe le plus net du développement d'une forme de nationalisme, en s'appuyant sur certaines affirmations contemporaines²⁸. Mais l'identité n'est pas le nationalisme et pour beaucoup, ces questions doivent être analysées en termes politiques et idéologiques (encore que ce dernier terme soit également problématique). Tim Machan a montré, par exemple, à quel point la fameuse lettre en anglais d'Henri III diffusée pendant la guerre des Barons en 1258 – alors que l'administration royale n'écrivait qu'en latin et en français, répondait à des stratégies politiques extrêmement précises, en réponse à la dénonciation des barons des membres « étrangers » de la cour – ce qui les excluait eux-mêmes²⁹. Cette lettre en anglais est, de fait, restée une exception et non le symptôme du passage de l'administration à l'anglais.

Cela étant, on constate effectivement une augmentation du nombre de textes écrits en anglais dans la seconde moitié du XIII^e siècle, surtout dans les domaines littéraires et dévotionnels, et la situation linguistique de l'Angleterre apparaît plutôt équilibrée à la fin du XIII^e et au début du XIV^e siècle. La coopération l'emporta généralement sur le conflit, malgré des tensions dont témoignent certains textes contemporains. En témoignent les nombreux manuscrits multilingues qui offrent une carte extrêmement subtile de

2001.

28. Voir T. TURVILLE-PETRE, *England the Nation. Language, Literature and National Identity, 1290-1340*, Oxford, Clarendon Press, 1996.

29. T. MACHAN, *English in the Middle Ages, op. cit.*, p. 22 et suivantes.

cette situation. Le plus célèbre est sans doute le manuscrit Harley 2253, conservé à la British Library, un imposant manuscrit du début du XIV^e siècle en provenance de l'Herefordshire, qui comprend au total 116 pièces de natures très variées (dévotionnelles, littéraires...), dont 49 en français, 12 en latin, 53 en anglais et 3 multilingues³⁰. Mais le manuscrit Harley 2253 est loin d'être un cas isolé, bien qu'il soit remarquable par son ampleur, comme le suggèrent les études de plus en plus nombreuses sur divers manuscrits³¹.

Entre la fin du XIII^e et la fin du XV^e siècle, le développement de l'anglais écrit reste indéniable et il est clair que dans la seconde moitié du XV^e siècle, la palette des usages et des fonctions de l'anglais s'est considérablement élargie, pour couvrir à peu près tous les domaines sociaux, politiques et intellectuels. Les facteurs qui contribuent à expliquer ce développement sont multiples et on ne peut ici que les schématiser à outrance³² : 1) l'anglais est alors la langue maternelle de tout le monde ; 2) la guerre de Cent ans a sans doute beaucoup fait pour son développement, bien que les rois, qui se revendiquaient comme roi de France, cultivaient avec le français une relation ambiguë ; 3) l'extension de l'anglais est aussi liée à la montée de catégories dynamiques de

30. Voir S. FEIN éd., *Studies in the Harley Manuscript. The Scribes, Contents and Social Contexts of British Library MS Harley 2253*, Kalamazoo, Medieval Institute Publications, Western Michigan University, 2000.

31. Voir C. BASWELL, « Multilingualism on the page », art. cité, *passim*.

32. Pour une présentation plus développée, voir A. MAIREY, *Une Angleterre entre rêve et réalité. Littérature et société dans l'Angleterre du XIV^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007, p. 33-36.

la population – élites urbaines et *gentry* (c'est-à-dire la petite et moyenne noblesse) – au cours du *xiv^e* siècle, qui ont été les plus touchées par l'extension de la *literacy*, mais en accordant une nette préférence à leur langue maternelle ; 4) enfin, le rôle de l'institution ecclésiastique n'a pas non plus été négligeable : le haut-clergé anglais s'est très tôt soucié de transmettre une instruction religieuse fondamentale en vernaculaire.

Mais plus que le développement de l'anglais lui-même, ce sont les modalités de ce développement et les rapports de l'anglais avec les deux autres langues qui ont été questionnées.

Les analyses ont d'abord porté sur la place du latin et du français à la fin du Moyen Âge, toujours très utilisés dans les deux derniers siècles du Moyen Âge. Le français, en particulier, n'est pas encore cantonné au registre juridique : il garde une place importante dans l'administration (les statuts du royaume, documents prestigieux s'il en est, sont encore en français jusqu'au règne d'Henri VII, soit l'extrême fin du *xv^e* siècle). Il est encore en usage dans la littérature, même si les compositions originales ont été moins nombreuses au fil du temps. Cependant, les bibliothèques de la noblesse et de la *gentry* sont encore au *xv^e* siècle truffées de romans et d'ouvrages didactiques en français. Par ailleurs, la nature de ce français du Moyen Âge tardif a évolué par rapport aux premiers siècles de la conquête. Un des aspects de la réévaluation historiographique de ces dernières années a porté sur cette question souvent brouillée : de quel français s'agit-il ? La question se pose aussi bien pour les recherches linguistiques modernes que pour les perceptions des contemporains. En ce qui concerne les premières, la discussion a porté notamment sur la nature même de l'anglo-

français : était-ce une langue à part, une variété ou un dialecte ? Le consensus semble plutôt se faire actuellement sur la deuxième solution et les recherches actuelles tendent à montrer que l'anglo-français n'était pas isolé du français continental – ou plutôt des français continentaux³³. Des recherches récentes ont également été entreprises sur la perception du français par les contemporains, notamment par John Burnley, qui a ainsi évoqué l'ambiguïté du terme : « Il [le français] pouvait faire référence à la langue et au peuple du royaume de France [...] en étant alors ressenti par de nombreux Anglais comme étranger. Mais il pouvait également faire référence à un sociolecte anglais : une collection variable d'usages linguistiques employés par un groupe privilégié au sein de la société anglaise. De manière générale, la perception de l'influence française sur l'anglais était vue en termes de cette dernière conception du français. »³⁴

Cette ambiguïté de la conception du français est très liée à l'idée, chère à William Rothwell, que l'Angleterre se trouvait dans une situation continue de contact langagier. De ce fait,

33. Voir D. A. TROTTER, « L'anglo-normand : variété insulaire, ou variété isolée ? », *Médiévales*, 45, 2003, en ligne à l'adresse suivante: <http://medievales.revues.org/document760.html>.

34. J. D. BURNLEY, « French and Frenches in fourteenth-century London », dans *Language Contact in the History of English*, éd. D. Kastovsky et A. Mettinger, Francfort-sur-Main, P. Lang, 2001, p. 17-34 : *It could refer to the language and people of the kingdom of France (however defined), and then to most Englishmen, would be felt to be foreign. But it could also refer to an English sociolect : a variable collection of linguistic usages employed by a privileged group within English society. Generally speaking, the perception of French influence upon English was in terms of this latter conception of French* (p. 28).

un certain nombre d'études ont porté sur le fonctionnement et les modalités de ces contacts³⁵. Et il est généralement admis que les conditions d'utilisation des différentes langues étaient le plus souvent liées à la configuration sociale des locuteurs (ou plutôt des écrivains...). John Burnley note, par exemple, que l'utilisation des formes de discours influencées par le français constituait un marqueur social très clair. De même, les témoins du procès de canonisation de Thomas Cantilupe, déjà évoqués, utilisaient consciemment une langue autre que l'anglais. Pour mieux comprendre les modalités de ces contacts, le concept d'« espace communicatif », utilisé par Ursula Schaeffer – qu'elle n'applique cependant pas à toute l'Angleterre mais à Londres et sa région – me paraît particulièrement utile, dans le sens où elle l'articule à une réflexion sur les stratégies discursives et sur l'élargissement des fonctions peu à peu endossées par l'anglais : « L'anglais n'a pas, d'un seul coup, repris les fonctions du français et du latin, mais l'a fait progressivement. Cela a à voir avec les structures linguistiques de l'espace communicatif, alors que les langues littéraires – français et anglais – étaient fermement rattachées à des traditions discursives spécifiques [...], les voies par lesquelles l'anglais est devenu une langue multifonctionnelle à la fin du Moyen Âge doivent être explorées en termes de traditions discursives de la période. »³⁶

35. Voir notamment le recueil *Language Contact in the History of English*, *op. cit.*, *passim*.

36. U. SCHAEFFER éd., *The Beginnings of Standardization*, *op. cit.* : *English did not – by one stroke – take over the functions of French and Latin but did so successively. This has to do with the linguistic structure of the communicative space, as the literate languages Latin and French were firmly tied to specific discourse traditions [...], the*

Ce type d'analyse permet par ailleurs – point essentiel pour les linguistes – de penser autrement la question de l'influence du français et du latin sur l'anglais, non seulement au plan lexicologique, mais aussi au plan morphosyntaxique : les réflexions sont conduites tout autant sur la nature des emprunts lexicaux que sur la circulation des registres discursifs. L'heure est davantage à souligner les « coopérations » interlinguistiques que les conflits, sans pour autant occulter les facteurs de différenciation sociale et symbolique.

Contacts langagiers et code-switching

Dans ce cadre, l'étude du code-switching, présent dans de très nombreux textes, a naturellement constitué un élément important d'une réflexion plus générale sur le multilinguisme. Nombre d'études ont tenté d'en définir la nature, l'ampleur et les enjeux, surtout dans les textes dont la langue source était le latin ou l'anglais³⁷. Selon Herbert Schendl, grand spécialiste de la linguistique historique, la récupération de ce concept de sociolinguistique contemporaine se justifie très largement : « Il y a un degré surprenant de corrélation entre les schémas du Moyen Âge et ceux que l'on trouve dans les études

ways and means by which England became a multi-functional language in the later Middle Ages have to be sought in terms of the discourse traditions of the period (p. 16).

37. Les phénomènes de code-switching étaient apparemment un peu moins nombreux dans les textes en français, mais l'on manque d'études sur la question.

modernes. »³⁸ Il considère par ailleurs que le code-switching dans les textes médiévaux constitue une stratégie discursive au même titre que le code-switching contemporain.

Les sources dans lesquelles apparaît le code-switching sont à la fois nombreuses et variées et les manifestations de ce dernier fluctuent également, d'un mot à un passage entier, en passant par des bouts de phrases, des phrases entières ou des passages entiers. Dans le cadre de cet article, je m'attacherai davantage à une typologie des usages et des fonctions qu'à une typologie de ses formes. Ainsi peut-on partir, pour l'anglais, de l'article de Päivi Pahta et Arja Nurmi qui ont entrepris une étude statistique du code-switching dans le Corpus d'Helsinki³⁹. Ce dernier, constitué dans les années 1990, est un corpus diachronique (la période couverte va de 700 environ à 1700) et multigenre⁴⁰. Le choix a été celui de la représentativité et non celui de l'exhaustivité. Les textes ont été soumis à un codage important, ce qui permet de les regrouper selon des typologies multiples, bien que certains codes, se rapportant notamment aux textes types, soient mal adaptés à la période médiévale. L'exemple du corpus

38. H. SCHENDL, « Linguistic aspects of Code-Switching in Medieval English Texts », dans *Multilingualism in later medieval Britain, op. cit.*, p. 77-92 : *There is a surprising degree of correlation between the Middle English patterns and those found in the modern studies* (p. 90).

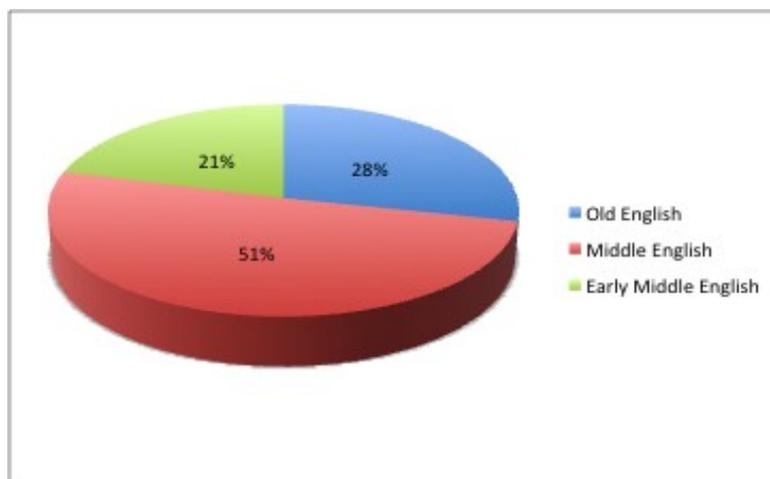
39. P. PAHTI et A. NURMI, « Code-Switching in the Helsinki Corpus : a thousand years of multilingual practices », dans *Medieval English and its heritage*, éd. N. Ritt et alii, Francfort-sur-Main, P. Lang, 2006, p. 203-220.

40. Pour une présentation de ce corpus et de son codage, voir M. KYTÖ, *Manual to the diachronic part of the Helsinki corpus of English texts – Coding conventions and lists of source texts*, Helsinki, 1996³ (en ligne à l'adresse suivante : <http://kh.aksis.uib.no/icame/manuals/HC/INDEX.HTM>).

d'Helsinki établit de manière criante à quel point la question du multilinguisme est une préoccupation récente : lorsque le corpus a été saisi, les passages en d'autres langues ont été supprimés (à l'exception des switches situés à l'intérieur des phrases) et les auteurs ont dû les réintégrer. Quelles sont leurs conclusions générales ?

En premier lieu, le code-switching est surtout présent dans les textes en moyen anglais, comparé à l'anglo-saxon et au premier anglais moderne.

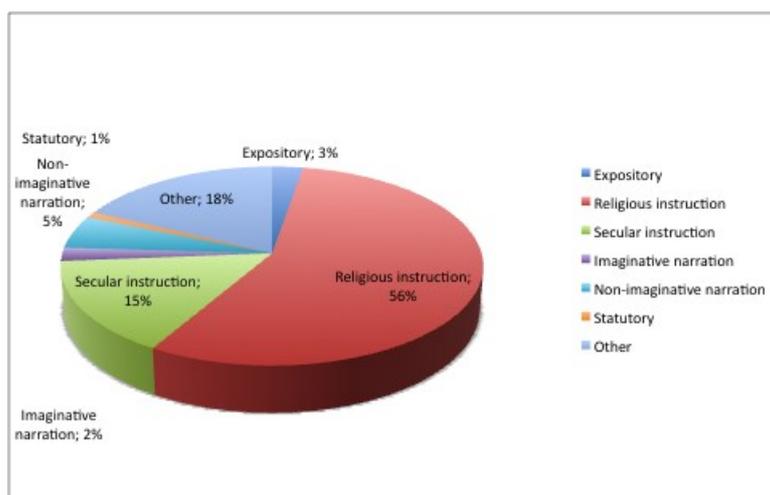
Graphique 1 – Pourcentage de passages switchés dans le Corpus d'Helsinki



Le moyen anglais regroupe en effet plus de 50% des sauts contre 28% pour l'anglo-saxon et 21% pour le premier anglais moderne. Second enseignement, ces sauts sont avant tout en

latin (plus de 98%) et concernent majoritairement les textes de nature religieuse. Le graphique 2, qui montre le nombre de passages switchés par catégorie textuelle indique que, dans 56% des cas, ils se trouvent dans des textes d'instruction religieuse. Le graphique 3, qui recense les sauts par texte-type, permet une analyse plus fine encore.

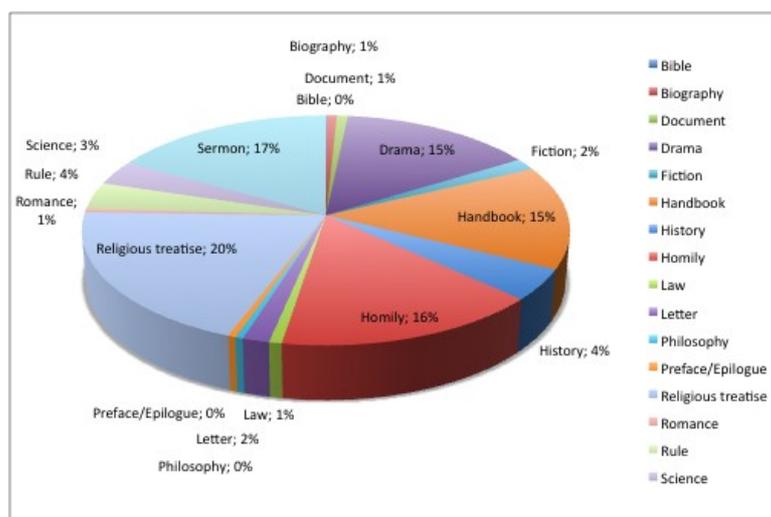
Graphique 2 – Pourcentage de passages switchés dans le Corpus d'Helsinki par catégorie textuelle.



Le code-switching apparaît favorisé dans les sermons et les homélies (33%) ainsi que dans les traités dévotionnels (20%). Mais il est également présent dans les textes scientifiques : les *handbooks*, qui représentent 15% du total, sont avant tout des compilations scientifiques, notamment astronomiques,

astrologiques et médicales. À dire vrai, cette distribution ne constitue pas une surprise : les textes religieux sont prédominants dans l'ensemble de la production textuelle (encore plus de 60% des textes au xv^e siècle) – et au sein de ces textes, les citations bibliques ou patristiques pèsent de tout leur poids. Cette observation est à mettre en parallèle avec le fait que les sauts sont le plus souvent de nature formulaïque.

Graphique 3 - Pourcentage de passages switchés dans le Corpus d'Helsinki par texte-type



Cette analyse statistique est importante, mais elle reste inévitablement très schématique. Certaines sources, dans lesquelles une présence importante du code-switching a été observée, ont heureusement été étudiées de plus près.

J'évoquerai d'abord les sources dites de la pratique, avec toutes les précautions d'usage entourant ce terme⁴¹, avant de me tourner vers les sources rangées sous la bannière de la littérature, en passant par les sources scientifiques.

On trouve fréquemment du code-switching dans les écrits commerciaux et transactionnels, étudiés notamment par Laura Wright depuis le début des années 90. Certaines de ses sources étaient trilingues, d'autres « seulement » bilingues. Wright s'est beaucoup attachée aux archives londoniennes, et notamment celles du pont de Londres⁴². Ces dernières furent rédigées en latin jusqu'en 1479, mais abritèrent de plus en plus d'anglais au fil du temps. Dans certaines de ces sources, en particulier dans les archives du pont, le code-switching apparaît comme constitutif de la mise par écrit et fortement régulé, jusque dans la structure des phrases. En pratique, un système d'abréviations très développé et immédiatement repérable permettait de faciliter la compréhension en ne mettant en évidence que les racines des mots latins. Selon Wright, ce type de code-switching, « obligatoire », n'était pas le signe d'une incompétence des rédacteurs, mais bien celui de

41. Voir sur ce point la mise au point récente d'Étienne ANHEIM et Pierre CHASTANG, « Les pratiques de l'écrit dans les sociétés médiévales (VI^e-XIII^e siècle) », *Médiévales*, 56, 2009, p. 5-10.

42. L. WRIGHT, « Macaronic Writing in a London Archive, 1380-1480 », dans *History of Englishes. New Methods and Interpretations in Historical Linguistics*, éd. M. Rissanen, O. Ihalainen, T. Nevalainen et I. Taavitsainen, Berlin et New York, Mouton de Gruyter, 1992, p. 762-770 ; Id., *Sources of London English : Medieval Thames Vocabulary*, Oxford, Clarendon Press, 1996. Voir aussi Id., « Mixed-Language Business Writing : Five Hundred Years of Code-Switching », dans *Language Changes : Advances in Historical Sociolinguistics*, éd. E. H. Jahr, Berlin, Mouton de Gruyter, 1998, p. 99-117.

la nécessité de communiquer avec des étrangers. Elle a proposé d'appliquer le modèle de la semi-communication, développé par Ernest Haugen à ce type de pratiques : « De tels comptes n'étaient pas le résultat d'un manque de connaissance du latin médiéval ; ils étaient plutôt construits par des clercs compétents en latin, mais qui comprenaient la fonction pragmatique de leurs textes. [...] D'une manière ou d'une autre, les marchands devaient opérer dans une culture linguistique qui n'était pas la leur et, plus important, s'assurer que le prix qu'ils payaient ou qu'ils recevaient était le prix correct [...]. Aussi longtemps qu'un marchand souhaitait ne pas être trompé, [qu'il pouvait] être satisfait par une compréhension partielle et qu'il permettait aux considérations pragmatiques de l'emporter sur la compétence linguistique, alors ce mélange ordonné de langue offrait un système d'écrit mercantile stable et satisfaisant. »⁴³ Récemment, d'autres chercheurs ont emprunté les voies tracées par Laura Wright. Richard Ingham, par exemple, a publié récemment un article sur les comptes manoriaux bilingues ou trilingues⁴⁴. Il est également convaincu que les administrateurs possédaient une

43. L. WRIGHT, « Models of language mixing : Code-switching versus semicommunication in medieval Latin and Middle English accounts », dans *Language Contact in the History of English*, *op. cit.*, p. 363-376 : *Such accounts were not the result of a dearth of knowledge of Medieval Latin ; rather they were constructed by clerks who were skilled in Latin, but who understood the pragmatic function of their texts. [...] Either way, merchants had to operate in a linguistic culture that was not their own, and, most importantly, to ascertain that the price they paid or received was the correct one [...]. So long as a merchant was willing not to be daunted, to be satisfied with partial comprehension, and to allow pragmatic considerations to override linguistic ability, then this orderly mixing of languages provided a stable and successful mercantile writing system* (p. 373-374).

compétence élevée, en français notamment ; il évoque en outre l'hypothèse d'un usage parlé de ce dernier.

Cette remarque nous conduit à envisager les documents juridiques. Selon Paul Brandt, le français a dès l'origine été le langage parlé dans les cours de justice, mais les archives étaient essentiellement en latin, à quelques exceptions près⁴⁵. Cependant, certaines sources comprennent du code-switching, par exemple les *Year Books*, étudiés par Mary Davidson⁴⁶. Les *Year Books* étaient des rapports de procès marquants, sans doute recueillis par des apprentis juristes. Ils se sont développés au XIII^e siècle et sont rapidement devenus une des sources essentielles pour la *Common Law* anglaise. Le code-switching y apparaît régulièrement et Davidson a montré qu'ils étaient utilisés d'une part pour mettre en formes et organiser les rapports de cas et d'autre part pour différencier les commentaires juridiques des procédures et des plaidoiries. La fonction du code-switching y est donc avant tout d'ordre pragmatique, dans un sens organisationnel.

Le code-switching est également très présent dans les textes scientifiques et médicaux, analysés depuis de

44. R. INGHAM, « Mixing languages on the manor », *Medium Aevum*, 128, 2009, p. 80-97.

45. P. BRANDT, « The languages of the law in later medieval England », dans *Multilingualism in late medieval Britain, op. cit.*, p. 64-76.

46. M. C. DAVIDSON, « Discourse features of code-switching in legal reports in late medieval England », dans *Opening Windows on Texts and Discourses of the Past*, éd. J. Skaffari, M. Peikola, R. Carroll, R. Hiltunen et B. Wärvik, Amsterdam, J. Benjamin, 2005, p. 343-351 (Pragmatics & beyond new series 134).

nombreuses années par Linda Voigts⁴⁷. Son cadre général d'étude est celui de la vernacularisation de ces textes, pratiquement accomplie vers 1475 lorsque de nombreux textes en anglais apparaissent d'origine universitaire. Sur un échantillon de 178 manuscrits pour la période 1375-1475, Voigts a en effet relevé 75 manuscrits bilingues (anglais/latin) et 11 manuscrits trilingues. Au sein de ces manuscrits, on trouve certes des textes monolingues, mais aussi de nombreux textes multilingues. Selon elle, les switches y répondent à plusieurs motivations. Tout d'abord, même s'ils sont parfois inconscients, la plupart d'entre eux constituent « une tentative délibérée pour s'appuyer sur un stock lexical le plus large possible... »⁴⁸ Elle observe en outre un usage distinct des langues selon les domaines employés. Dans certains textes, par exemple, les formules de charme sont toujours en latin. Enfin, comme pour les *Year Books*, elle note un usage organisationnel du code-switching : dans certains manuscrits, les recettes sont en anglais mais les rubriques sont en latin.

Entre sources de la pratique et littérature, les sermons offrent de nombreux exemples de code-switching. Siegfried Wenzel, grand spécialiste de la littérature sermonnaire, a étudié les sermons en latin avec des switches en anglais pour

47. Voir notamment L. VOIGTS, « Multitudes of Middle English Medical Manuscripts, or the Englishing of Science and Medicine », dans *Manuscripts Sources of Medieval Medicine*, éd. M. Schleissner, New York, Garland Publishing, 1995, p. 183-195 ; ID., « What's the Word ? Bilingualism in Late-Medieval England », *Speculum*, 71, 1996, p. 813-826.

48. L. VOIGTS, « What's the Word ? », art. cité : *a deliberate attempt to draw on the largest possible wordboard* (p. 820).

la période 1350-1450⁴⁹. Le code-switching s'y manifeste diversement, mais Wenzel a distingué trois types principaux, qui sont d'ailleurs tout aussi valables pour les sermons en anglais avec des switches en latin :

- des éléments *a* qui traduisent une partie du latin ou sont importés, comme les citations (en particulier de proverbes anglais). Wenzel y inclut également les termes techniques. Dans ce cas, la fonction du switch est surtout liée à la compréhension ;
- des éléments *b* qui servent à marquer des divisions et des subdivisions ; ainsi retrouve-t-on la fonction organisationnelle ;
- enfin des éléments *c* qui « forment des parties syntaxiquement intégrées au sein de phrases en prose bilingues »⁵⁰, sans relever ni de la catégorie *a*, ni de la catégorie *b*.

Wenzel s'est surtout intéressé à cette dernière catégorie, très présente dans une cinquantaine de sermons composés au début du xv^e siècle et véritablement bilingues, comme le suggère l'exemple suivant, extrait d'un sermon dont le thème était Matthieu 15 : 25 :

Vt lego in sacra scriptura Mathei XVII et Marci IX,
quando Christus fuit hic in terris, in releuynges and comfort
of monkinde operebatur manu wondrous miracles. He
fedde ones 5 milia hominum ex 5 panibus et duobus
piscibus, vt euangelium testatur. He recured and halp mony

49. S. WENZEL, *Macaronic Sermons : Bilingualism and Preaching in late medieval England*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1994.

50. S. Wenzel, *Macaronic Sermons, op. cit. : forms syntactically integrated parts of bilingual prose sentences* (p. 22).

men qui vexati a spiritibus immundis fuerant. He rerid vp Lazarum, Marie and Marthe brother, fro deth to liue, qui moriebatur per IIII dies antea et fetebat *in his graue. Thes wer gret miracula*⁵¹.

Ces sermons sont regroupés dans une quinzaine de manuscrits provenant des ordres mendiants, mais aussi de l'ordre bénédictin et de quelques séculiers. Ils étaient destinés à une audience variée – cléricale aussi bien que laïque. Après étude minutieuse de leur construction et de leur contenu, Wenzel en a conclu que leur fonction était surtout d'ordre rhétorique : « Ces sermons portent des traces très claires [montrant] qu'ils étaient écrits pour des lecteurs [...]. Cela peut seulement signifier que ces sermons macaroniques étaient composés, ou au moins copiés et collectés, pour la lecture, et peut-être l'étude, de collègues prédicateurs. [...] Pourtant, ce sont des sermons, des compositions qui s'adressent et en appellent à un auditoire, qui suivent exactement les règles ou les recommandations énoncées par les *artes praedicandi* contemporains et qui, au moins occasionnellement, se réfèrent à des moments et des lieux

51. *Ibid.*, p. 6: « Ainsi que je le lis dans les saintes écritures, Matthieu 17 et Marc 9, le Christ, lorsqu'il était sur cette terre, accomplit de merveilleux miracles avec sa main, pour le soulagement et le confort de l'humanité. Un jour, il nourrit 5000 hommes avec cinq pains et deux poissons, comme les évangiles en témoignent. Il soigna et aida de nombreux hommes qui avaient été tourmentés par des esprits impurs. Il ramena Lazare, le frère de Marie et de Marthe, de la mort à la vie, alors qu'il était mort depuis quatre jours et empestait dans sa tombe. C'étaient de grands miracles. »
Le texte provient du manuscrit Oxford, Balliol College 149 (fin du XIV^e siècle), fol. 21.

spécifiques... »⁵² Pour expliquer le bilinguisme de ces textes, Wenzel émet par ailleurs l'hypothèse, au vu des nombreux calques linguistiques présents, qu'ils auraient été pensés (mais pas forcément écrits) en anglais ; il suggère même, sous forme de question, qu'ils ont pu être énoncés dans leur forme bilingue : ces sermons ont-ils pu constituer, écrit-il, « une tentative pour créer une langue mixte destinée à des audiences spécifiques bilingues, une langue qui, avec ses vertus combinées d'une prose d'exposition lucide et d'une forte attirance rhétorique convenait bien à la délivrance du haut de la chair ? Si une telle vue est acceptable, ces sermons sont le produit d'un *aggiornamento* linguistique et un essai stylistique qui peut être mis en parallèle, quoique dans la direction inverse, avec la diction ornée [*aureate*] utilisée par certains poètes contemporains, c'est-à-dire la pratique d'orner les vers anglais avec des mots latinisants... »⁵³ Dans tous les cas, ces sermons bilingues ne sont pas le reflet d'une incompétence,

52. S. Wenzel, *Macaronic Sermons*, *op. cit.* : *These sermons bear very clear traces that they were written for readers [...]. This can only mean that these macaronic sermons were composed, or at least copied and collected, for perusal and perhaps study by fellow preachers. [...] Yet there are sermons, compositions that address and appeal to an audience of listeners, that follow exactly the rules or recommendations laid out by contemporary artes praedicandi, and that at least occasionally refer to specific times and places* (p. 107).

53. S. Wenzel, *Macaronic Sermons*, *op. cit.* : *an attempt to create a mixed language made for special bilingual audiences, a language that with its combined virtues of lucid expository prose and heightened rhetorical appeal was well suited for delivery from the pulpit ? If such a view is acceptable, these sermons are products of a linguistic *aggiornamento* and a stylistic trial that runs parallel to, though in the reverse direction of, the *aureate* diction used by some *contempo* poets, that is, the practice of decorating English verse with fanciful Latinized words* (p. 127).

mais au contraire d'une grande sophistication. En outre, si l'hypothèse d'une énonciation bilingue de ces sermons est exacte, elle montre que, d'une part le latin était encore une langue vivante, et que d'autre part, une audience mixte – c'est-à-dire composée également de laïcs – avait une compétence non négligeable dans cette langue.

Les sermons étudiés par Wenzel ont une forte connotation littéraire. D'ailleurs, les vers anglais insérés dans les sermons en latin ont fait partie des premiers objets d'étude des textes multilingues, dans la première moitié du xx^e siècle, de même que les poèmes multilingues, nombreux⁵⁴. À l'époque, le terme de code-switching n'était évidemment pas employé, mais l'expression de littérature macaronique prévalait, en référence au macaronisme qui était, rappelons-le, une forme poétique latine apparue à l'extrême fin du xv^e siècle à Padoue dans les milieux humanistes⁵⁵. Cette antériorité de la littérature dans les études sur les textes multilingues peut s'expliquer par le fait que le code-switching était employé dans de nombreux textes littéraires. Comme pour les autres types de sources, cet usage s'étendait d'un mot à des passages entiers, au sein de poèmes courts ou de textes plus longs, aux thèmes multiples. Là encore, la littérature anglaise a constitué l'objet d'étude le plus courant, ce qui a parfois occulté le fait que de nombreux poèmes sont véritablement bilingues ou trilingues. La chronologie est également remarquable : la plupart des textes datent des xiv^e et xv^e siècles, période de développement de

54. Voir par exemple W. O. WEHRLE, *The macaronic hymn tradition in medieval English literature*, Washington, 1933.

55. S. WENZEL, *Macaronic Sermons*, *op. cit.*, p. 2-4.

l'anglais écrit. Ces poèmes ont notamment été étudiés par Herbert Schendl, qui a constitué un corpus de 80 poèmes composés entre le XIII^e et le XV^e siècles, mais dont la majorité date du XV^e⁵⁶.

Les usages du code-switching dans la poésie sont nombreux et se combinent souvent. Le switch peut être d'ordre stylistique : de fait, il y a souvent une correspondance entre ce dernier et le mètre, comme le suggèrent les premiers vers du poème hautement sophistiqué *On the times*, un poème de la première moitié du XIV^e siècle sur les abus de la société – qui constituaient un thème fort prisé :

*Quant boume deit parleir, videat que verba loquatur ;
 Sen covent aver, ne stulcior inveniatur.
 Quando quis loquitur, bote resoun reste thereynne,
 Derisum patitur, and lutel so shall he wyne.
En seynt'eglise sunt multi sepe priores ;
 Summe beoth wyse, multi sunt inferiores⁵⁷.*

Sur le plan du contenu, le code-switching fonctionne souvent comme marqueur social, que ce soit pour caractériser

56. H. SCHENDL, « Code-switching in medieval English poetry », dans *Language Contact in the History of English*, *op. cit.*, p. 305-335.

57. H. SCHENDL, « Code-switching in medieval English poetry », p. 314 : « Quand un homme doit parler, qu'il prête attention aux paroles qu'il prononce ; Sans la compréhension nécessaire, qu'il soit considéré comme plus stupide. Lorsque quelqu'un parle, à moins qu'il n'y ait une raison précise, Il rencontre le mépris et ne gagnera pas grand chose. Au sein de la sainte Église, ils sont nombreux, ceux qui sont dans une position supérieur ; Certains sont sages, nombreux sont inférieurs. »

Le poème se trouve dans le manuscrit British Library, Royal 12 c xii, fol. 7 (2^e quart du XIV^e siècle).

un personnage ou une scène. Les interjections en français, par exemple caractérisent souvent un noble. Le code-switching peut également avoir une fonction d'amplification, comme dans le poème de John Lydgate († 1449) – le poète le plus prolifique de la première moitié du xv^e siècle⁵⁸ – intitulé *Advice to several estates*. Les deux strophes en anglais amplifient le propos de la première strophe en latin :

Rex sine sapiencia. Episcopus sine doctrina.
 Dominus sine consilio. Mulier sine castitate. [...]
Goo forth, kyng, reule the by sapyence ;
Bysshop, be able to mynystre doctryne ;
Lord, to treu counceyle yeue audyence ;
Womanhed, to chastyte euer enclyne⁵⁹.

Cette multiplicité des usages – formels et fonctionnels – du code-switching se retrouve dans les textes de théâtre, étudiés par Peter Diller⁶⁰. Ce dernier note par exemple que le français – par ailleurs peu utilisé – apparaît souvent dans des circonstances de mise en jeu du pouvoir. Quant au latin, Diller souligne qu'il est généralement employé par Dieu ou

58. Parmi une abondante bibliographie, voir notamment L. SCANLON et J. SIMPSON éd., *John Lydgate : Poetry, Culture and Lancastrian England*, Notre Dame, Ind., University of Notre Dame Press, 2006.

59. Éd. R.H. ROBBINS, *Historical Poems of the XIVth and XVth Centuries*, New York, Columbia University Press, 1959, p. 232-233 : « Un roi sans sagesse. Un évêque sans doctrine. Un seigneur sans conseil. Une femme sans chasteté [...]. Va, roi, gouverne toi par la sagesse ; Evêque, sois capable d'enseigner la doctrine ; Seigneur, prête attention aux vrais conseils ; Femme, sois toujours encline à la chasteté. »

60. H. J. DILLER, « Code-Switching in Medieval English Drama », *Comparative Drama*, 31/4, 1997-1998.

ses porte-parole, ou par l'homme lorsqu'il s'adresse à Dieu. Dans tous les cas, le latin symbolise donc l'autorité. Au-delà de ces usages occasionnels, le code-switching peut devenir une composante structurelle de l'œuvre, tout comme dans les sermons ou les autres textes littéraires. Un des exemples les plus élaborés en la matière est celui de *Mankind*, une pièce allégorique représentant la lutte entre vices et vertus⁶¹. Cette pièce, généralement rangée dans la catégorie des moralités et composée en *East Anglia* dans les années 1460-1470, joue amplement sur les différents registres de langues : elle est structurée autour de l'opposition entre un *dog-latin* utilisé pour les vices, qui goûtent pour le moins aux expressions scabreuses, et un *Englysh laten*, c'est-à-dire un anglais fortement latinisé, utilisé pour les vertus. Cette opposition est consciemment exprimée dans le texte, comme le suggèrent les quelques vers suivants :

MERCY :

Mercy ys my name by denomynacyon.

I conseyue ye haue but a lytyll fauour in my
communycacyon.

NEW GYSE :

Ey, ey! yowr body ys full of Englysch Laten.

I am aferde yt wyll brest.

“*Prauo te*”, quod the bocher onto me

When I slale a leg of motun.

Ye are a stronge cunnyng clerke. [...]

NOWADAYS :

61. *Mankind*, éd. G. NeCastro, *From Stage to Page* (en ligne à l'adresse suivante : <http://www.umm.maine.edu/faculty/necastro/drama/comedy/mankind.html>).

Who spake to the, foll ? Thou art not wyse !
 Go and do that longyth to thin offyce :
*Osculare fundamentum!*⁶²

Il s'agit en tout cas d'un texte très sophistiqué, peut-être composé pour un public d'étudiants, qui exploite toutes les potentialités subversives du langage et que l'on pourrait à mon sens rapprocher de la réflexion sur les péchés de langues conduite par Carla Casagrande et Silvana Vecchio⁶³.

Dans d'autres textes enfin, qui allient généralement la rhétorique à la question de l'organisation textuelle, le code-switching revêt une fonction en rapport avec la question de l'*auctoritas*. La *Confessio amantis* de John Gower en constitue un bon exemple. Gower était un poète laïc (issu de la *gentry*) de la fin du XIV^e siècle, contemporain de Chaucer⁶⁴. Ses trois principales œuvres ont été respectivement composées en français (*Mirour de l'Omme*), en latin (*Vox clamantis*) et en anglais (*Confessio amantis*), sans compter des courtes œuvres dans les trois langues⁶⁵. Gower représente donc, en quelque

62. « MISÉRICORDE : Miséricorde est mon nom par dénomination. Je conçois que que vous ne teniez pas ma communication en grande faveur.

NOUVELLE APPARENCE : Hé, hé ! ton corps est rempli de latin anglais. Je suis surpris qu'il respire. "Va au diable", me dit le boucher Quand je lui vole un cuissot de mouton. Tu es bien un clerc habile.

DE NOS JOURS : Qui t'a parlé, fou ! Tu n'es pas sage ! Va et fais ce qui relève de ton office : Embrasse mes fondements ! »

63. C. CASAGRANDE et S. VECCHIO, *Les péchés de la langue. Discipline et éthique de la parole dans la culture médiévale*, trad. P. Baillet, Paris, Éditions du Cerf, 1991.

64. Voir notamment E. SIAN éd., *A Companion to Gower*, Cambridge, 2004.

65. *The Complete Works of John Gower*, éd. G. C. Macaulay, 4 vol., Oxford, 1899-1902 ; *Confessio amantis*, éd. R. Peck, Kalamazoo, Medieval Institute

sorte, le parangon du multilinguisme et de toutes ses complexités. Tim Machan a montré à quel point l'étude de ses œuvres conduisait à nuancer le schéma diglossique de Ferguson sur tous les plans⁶⁶. Sur le plan de la réception, les manuscrits des œuvres de Gower sont souvent multilingues, ce qui force à s'interroger sur la compétence de ses lecteurs. Sur le plan de la composition ensuite, le poète a maintenu un équilibre subtil entre échanges linguistiques (au niveau morphosyntaxique comme au niveau lexical) et intégrité des différentes langues « afin de créer des effets spécifiques rhétoriques en jouant à la fois des traditions discursives de chaque langue et par la vertu de la distinction elle-même. »⁶⁷ Ces remarques rejoignent celles de David Burnley sur le français. L'usage des trois langues revêt donc une dimension stratégique essentielle.

Mais cette dimension stratégique n'est pas purement d'ordre rhétorique ; elle a trait également à la question de l'*auctoritas*, comme le montre l'exemple de la *Confessio amantis* (1390-1393). Cette dernière est une œuvre complexe, dans lequel le narrateur se confesse à Genius, le prêtre de Vénus, ce qui est l'occasion pour l'auteur de dérouler en procession une multitude d'*exempla* couvrant les sujets les plus divers, mais qui sont en réalité très souvent ambigus et porteurs de tensions. L'organisation textuelle de cette œuvre est fort intéressante :

Publications, 2000-2006 (en ligne à l'adresse suivante : <http://www.lib.rochester.edu/camelot/teams/rpca1int.htm>).

66. T. MACHAN, « Medieval Multilinguism and Gower's Literary Practice », *Studies in Philology*, 103/1, 2006, p. 1-25.

67. *Ibid.* : *to create specific rhetorical effects both by drawing on each language's discursive traditions and by virtue of the distinction itself* (p. 22).

Gower a ajouté, des rubriques et des gloses en latin ainsi que des vers introduisant ou clôturant un passage narratif en anglais. À priori, il s'agit donc d'une véritable légitimation par le latin, qui peut dans une certaine mesure rappeler les commentaires de la *Comédie* de Dante. Le cas de la *Confessio* comporte cependant une différence majeure : Gower glose son propre texte, alors que Dante produit des commentaires séparés de la *Comédie*. Cependant, cette fonction légitimante apparaît parfois brouillée dans la mesure où, comme l'a montré Echard Sian, les gloses sont parfois en contradiction avec le texte anglais : « Le latin de Gower problématise la question de l'autorité dans la *Confessio*, en présentant au lecteur plusieurs voix d'autorité, en latin et en vernaculaire, dont aucune ne semble capable de dominer le texte. »⁶⁸ Le processus de légitimation par le latin existe, mais il est lui aussi porteur de tensions.

Ces thèmes de la légitimation et de l'*auctoritas* peuvent également être liés à des enjeux purement politiques. Une partie des poèmes étudiés par Schendl sont en fait des poèmes sociopolitiques, et l'on a vu que le langage choisi pouvait y fonctionner comme marqueur social ou comme marqueur d'autorité, de même que dans les œuvres de théâtre. Mais il existe d'autres types de sources plus immédiatement politiques, qui n'ont à ma connaissance pas été étudiés dans cette optique ; il s'agit des traités politiques. Un exemple

68. S. ECHARD, « With Carmen's Help : Latin Authorities in the *Confessio Amantis* », *Studies in Philology*, 95/1, 1998, p. 1-40 : *Gower's Latin problematizes the question of authority in the Confessio by presenting a reader with several competing authoritative voices, Latin and vernacular, none of which seems capable of taming the text* (p. 7).

significatif à cet égard est celui du *Somnium vigilantis*⁶⁹. Ce texte est un traité lancastrien écrit durant la guerre civile dite des Roses⁷⁰, en 1459-1460 par un homme qui fut probablement un juriste, si l'on en juge en tout cas par la forme et le lexique du traité. Son thème majeur est celui de l'obéissance au roi, sujet brûlant dans la mesure où les Yorkistes envisageaient alors très sérieusement de déposer Henri VI de Lancastre au profit de Richard d'York, descendant d'Édouard III par sa mère. Une analyse détaillée dépasse le cadre de ces réflexions historiographiques, mais il faut souligner que ce texte a une parenté avec les plaidoiries judiciaires : l'auteur a construit son texte en reprenant une à une les principales objections yorkistes au régime en place et y répond méticuleusement dans ce qui ressemble fort, de fait, à une plaidoirie. Aussi ce traité est-il l'un des rares de la période à présenter les arguments des deux parties. L'anglais employé, très sophistiqué et latinisé, est truffé de citations en latin. Le français possède également une fonction dans ce dispositif : c'est la langue utilisée pour toute la partie conclusive du texte (à l'exception du dernier paragraphe, en latin), ce qui n'étonne pas dans un tel contexte juridique ; il semble bien que le

69. J. GILSON éd., « A Defence of the Proscription of the Yorkists in 1459 », *The English Historical Review*, 26/103, 1911, p. 512-525. Il existe peu d'études sur ce texte, pourtant passionnant. On trouvera quelques informations dans P. STROHM, *Politique : languages of Statecraft between Chaucer and Shakespeare*, Notre Dame, Ind., University of Notre Dame Press, 2005, p. 12-13 et D. WAKELIN, *Humanism, reading, and English literature, 1430-1530*, Oxford, 2007, p. 167.

70. Voir A. POLLARD éd., *The Wars of the Roses*, Londres, Macmillan Press, 1995.

français ait ici une fonction légitimante, voire performative, à côté du latin. Ainsi le jugement est-il rendu selon les règles...

Il est temps de s'essayer à quelques conclusions – ou au moins de dégager quelques enjeux. Revenons d'abord sur la chronologie : la période où le code-switching fut le plus fréquent est celle des XIV^e-XV^e siècles ; son usage important, notamment dans les textes anglais, indique qu'effectivement, au moment où l'anglais se développa, les deux autres langues n'étaient pas en situation de relégation. Ce code-switching comportait souvent une dimension pragmatique. Son usage pouvait s'inscrire dans un objectif de compréhension minimale (les comptes des marchands) ou accrue (les écrits scientifiques, certains sermons). Cette dimension pragmatique était également de nature organisationnelle : l'emploi d'une autre langue pouvait fonctionner comme un mode de repérage, de mise en valeur de certaines de ses parties, voire de délimitation de certains domaines textuels : c'est le cas pour les textes juridiques, les textes scientifiques ou les sermons. La langue insérée était alors partie intégrante de l'appareil critique, de manière sophistiquée, au même titre que la mise en page. C'est un des indices pointant vers un véritable fonctionnement systémique des différentes langues de l'Angleterre médiévale. Dans un sens, cette question dépasse la question d'un usage pragmatique : elle est en effet à rattacher à la stratégie des traditions discursives.

Ainsi glisse-t-on aisément vers des fonctions plus complexes encore, car l'usage du code-switching révèle souvent une grande attention aux interactions entre formes et contenu du discours. Cela est évident dans la littérature – au

sens large du terme. Des exemples comme ceux de *Mankind* et de la *Confessio amantis* de Gower suggèrent à quel point ces jeux de langues relèvent tout autant de préoccupations formelles et rhétoriques et à quel point surtout, ces aspects interagissent, notamment lorsqu'il s'agit d'autorité et de légitimation, questions très prégnantes, que ce soit dans des domaines spirituels ou plus temporels. Ce sont alors les deux langues réputées « hautes », le latin et, dans une moindre mesure, le français, qui jouent ce rôle de légitimation de l'anglais et qui viennent donc renforcer ce dernier plutôt que de le reléguer. Mais ce processus n'est pas dénué de tensions, comme le montre l'exemple de Gower. Si l'accent a été mis sur la coopération plus que sur le conflit dans la plupart des études récentes, il faut insister sur le fait que cette notion de coopération n'exclut pas les frictions – cela vaut pour les questions linguistiques comme pour les questions sociales en général.

L'opinion courante des érudits de la première moitié du xx^e siècle et même au-delà, selon lesquels le macaronisme n'était qu'un symptôme des déficiences linguistiques des gens du Moyen Âge, n'a décidément plus cours. La complexité des contacts langagiers, caractérisée par une interaction constante des compétences linguistiques et stylistiques, des représentations sociales et des enjeux politiques et spirituels, est désormais reconnue. Mais le chemin pour appréhender cette complexité et ces interactions dans toutes leurs dimensions est encore long. Une synthèse sur la culture multilingue de l'Angleterre ne semble pas encore à l'ordre du jour.